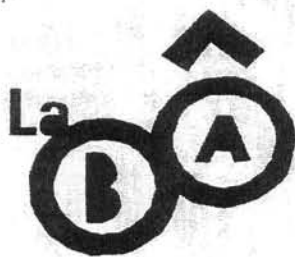


Pierre Mifsud compose un Ubu sang pour sang

THÉÂTRE • *Départ en fanfare pour Saint Gervais: Oskar Gomez Mata, meneur de l'Alakran, nouveau pensionnaire des lieux, flambe la prose de Jarry au meilleur jeu.*

MARIE-PIERRE GENECAND

Les cahiers au feu, la maîtresse au milieu! Le refrain iconoclaste et libérateur aurait pu naître, il y a cent ans, sous la plume d'Alfred Jarry. N'a-t-il pas, en 1888 à l'âge de quinze ans, commis un des textes les plus irrévérencieux du répertoire dramatique? Avec «Ubu roi» et ses suites (*Ubu enchaîné*, *Ubu cocu*, *Ubu sur la butte*, etc), tous les types de pouvoir, du plus grossier au plus larvé, finissent en fumée. Exploder avec fougue et flammes l'abrutissement des schémas dominants ne pouvait que tenter les incendiaires de l'Alakran. Qui, pour en retrouver l'étincelle originelle, ont resserré et retraduit la salve de Jarry.



Texte actualisé, support sonore électrisé, visuel bien emballé et jeu surfant sur les lignes brisées, Oskar Gomez Mata peut enfilier sa combinaison en skai et sampler sur des beats techno «on a gagné!»... le Père Ubu va adorer.

On l'a dit et répété, le succès des spectacles de l'Alakran, compagnie résidant pour deux ans au Théâtre Saint Gervais, repose sur le formi-

dable investissement de chacun. Comédiens, collaborateurs artistiques et techniciens adhèrent au projet et lui insufflent tout leur talent. Cette énergie décoiffante doublée d'une folle capacité à inventer font de chaque représentation une célébration. Un sens de la fête donc, précieux et apprécié.

Et le sens du sens? Que reste-t-il de la lecture de la pièce après ce délire programmé? Tout et même plus. Déjà, parce que la réécriture de Sandrine Monbaron et Oskar Gomez Mata laisse la provocation frontale, efficace au siècle dernier, pour une pluie de sous-entendus caustiques, inspirés du vivier médiatique (publicité, tubes, séries TV, etc). Ou comment, fidèle à la thématique d'Ubu, s'en prendre à un diktat actuel que l'on sait pernicieux, arbitraire, voire meurtrier?

A la table de mixage, ensuite, a.l.s.o. andrea raconte à coup de basses compressées la course aveugle et sans retour du petit capitaine miteux. Les costumes de Junca Lopez renvoient à la ridicule mascarade des puissants -aux marionnettes aussi, première traduction scénique d'*Ubu roi*- tandis que le décor de Michel Faure dit les excès d'une société condamnée à consommer.

UBU EST EN NOUS...

Enfin, et surtout, dans le jeu, et notamment dans la composition de Pierre Mifsud, sang pour sang Ubu, se manifeste la pertinence des choix d'Oskar Gomez Mata. Dans son rôle d'usurpateur, le

comédien formé chez Serge Martin bouillonne, tempête et vitupère, mais peut tout aussi bien afficher le sang froid du (*serial*) killer. Ce regard dur, sans pitié, planté dans celui du spectateur, dit la revanche du médiocre qui a trop attendu son heure.

On sort ainsi du *Ubu* classique, fantoche et bonasse, manipulé par sa drôlesse pour, par instants, entrevoir le skinhead de Dessau qui, dans la nuit du 10-11 juin dernier, a tué un Mozambicain parce qu'«il haïssait les étrangers»... Par instants seulement, car l'Alakran pratique un théâtre de ruptures où l'alternance frise la transe. Rien n'est trop dans ce théâtre baroque, enlevé, à la fois lourd et léger.

Aux côtés de Pierre Mifsud, Paola Pagani donne à la Mère Ubu une rugueuse sensualité, tandis que Laurent Bocquillon, Nathalie Boulon et Jean-Louis Johannides promènent leurs personnages sur les pentes escarpées du kitsch et de la satire allumée. Ils glissent parfois, mais ne tombent jamais. Et, rien que pour le Bougre de Johannides, croisement entre Travolta et une drag queen échalas, l'excursion valait la peine d'être tentée.

Ubu!, d'après *Ubu roi* et *Ubu sur la butte* d'Alfred Jarry. Théâtre Saint Gervais (5, rue du Temple, Genève), jusqu'au 17 septembre, à la Bâtie, rés. 022/738 19 19, puis jusqu'au 8 octobre. Rés. 022/908 20 20.



Crise, transe, danse, rien n'est trop pour l'allakran.

C.LUTZ